

La jarre abîmée



Un porteur d'eau indien transportait deux grandes jarres aux extrémités de sa planche. L'une des jarres était fêlée et perdait presque la moitié de son précieux contenu au cours de chaque voyage, alors que l'autre conservait toute son eau de source jusqu'à la maison du maître.

La situation dura ainsi pendant deux ans. Deux ans au cours desquels le porteur d'eau ne livra qu'une jarre et demie d'eau, chaque jour, à son maître. Bien sûr, la jarre sans défaut était fière de sa performance : elle parvenait à remplir sa fonction du début à la fin sans faillir. Mais la jarre abîmée, elle, avait honte de son imperfection. Et se sentait démoralisée de ne pouvoir accomplir que la moitié de sa tâche.

Au bout de ces deux ans, qu'elle considérait comme un échec complet, la jarre abîmée dit au porteur d'eau, un jour qu'il la remplissait à la source :

« Je me sens coupable et je te prie de m'excuser...

– Pourquoi ? demanda le porteur d'eau. De quoi as-tu honte ?

– Depuis deux ans, je n'ai réussi à porter que la moitié de ma charge à notre maître à cause de cette brèche qui fait fuir l'eau. Par ma faute, malgré tous tes efforts, tu ne livres à notre maître que la moitié de l'eau prévue. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts », lui expliqua la jarre abîmée.

Touché par cet aveu et plein de compassion pour la jarre, le porteur d'eau lui répondit : « Je vais te demander quelque chose. Tout à l'heure, quand nous reprendrons le chemin du retour vers la maison du maître, je veux que tu observes les fleurs qui poussent sur le bord du sentier... »

Au fur et à mesure que le porteur d'eau avançait le long de la colline, la vieille jarre apercevait le bord du chemin couvert de fleurs baignées de soleil. Sur le moment, celles-ci lui mirent du baume au cœur. Mais à la fin du parcours, la tristesse l'envahit de nouveau : la jarre avait encore une fois perdu la moitié de son eau !

Le porteur d'eau dit alors à la jarre : « Ne t'es-tu pas aperçue que toutes ces belles fleurs, elles poussent de ton côté du chemin, alors qu'on n'en voit à peine du côté de la jarre en bon état ? »

« J'ai toujours su que tu perdais de l'eau et j'en ai tiré parti. J'ai planté des semences de ton côté du chemin. Et chaque jour, tu les as arrosées de ton précieux contenu. Grâce à toi, j'ai pu pendant ces deux ans cueillir de magnifiques fleurs qui ont décoré la table du maître. Sans toi, jamais je n'aurais trouvé de fleurs aussi fraîches, aussi gracieuses, aussi colorées. »

C'est ainsi que la jarre abîmée apprit, attendrie, qu'elle apportait elle aussi sa part de bonheur dans la vie, et que ce qu'elle croyait être une imperfection était en réalité un bienfait.

L'âne pris à son propre jeu



Dans une ferme, il y avait un bœuf qui souffrait beaucoup de son travail. On le faisait labourer sans relâche. Un soir, il alla voir son ami l'âne et lui partagea sa tristesse. Le brave âne voulut reconforter son camarade, et chercha à le conseiller. Il eut une idée : **pourquoi ne pas faire semblant d'être malade ?** Ainsi, le

fermier le laisserait tranquille et il pourrait se reposer. Le bovin trouva l'idée excellente.

Le lendemain matin, le fermier fut surpris de voir le bœuf prostré, incapable de bouger. Il eut donc l'idée de remplacer le bœuf par l'âne. L'âne se retrouva donc à faire les tâches ingrates de son ami. Il souffrit atrocement et termina la journée à bout de forces. Le soir venu, il retrouva son camarade le bœuf, qui le remercia chaleureusement en lui disant : « **Tu es vraiment un frère !** Grâce à ton sage conseil, j'ai pu profiter d'une journée de repos bien méritée. »

Et l'âne répondit, aigri : « *Oui, je me suis bien fait avoir... j'ai fini comme beaucoup d'âmes généreuses qui veulent aider un ami : elles finissent par faire la corvée à leur place. À partir de maintenant, ne compte plus sur moi. De toute façon, tu devras accomplir ces tâches toi-même, car j'ai entendu le fermier dire qu'il ramènerait le boucher si tu restes encore malade. D'ailleurs tu mériterais bien de te faire écorcher ! Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fainéant que toi !* »

À partir de ce moment, les deux bêtes ne s'adressèrent plus la parole. Ainsi finit leur amitié.

Morale : Attention aux conseils que vous donnez aux autres ! Parfois, ils ne sont pas pertinents et peuvent même se retourner contre vous.

Nasreddine et son fils au marché



Le fils de Nasreddine avait treize ans. Il ne se croyait pas beau. Il était même tellement complexé qu'il refusait de sortir de la maison.

« *Les gens vont se moquer de moi* », disait-il sans arrêt. Son père lui répétait toujours qu'il ne fallait pas toujours écouter ce que disent les gens parce qu'ils critiquent souvent à tort et à travers, mais le fils ne voulait rien entendre.

Nasreddine dit alors à son fils : « *Demain, tu viendras avec moi au marché.* » Fort tôt le matin, ils quittèrent la maison. Nasreddine Hodja s'installa sur le dos de l'âne et son fils marcha à côté de lui. À l'entrée de la place du marché, des hommes étaient assis à bavarder. À la vue de Nasreddine et de son fils, ils lâchèrent la bride à leurs langues : « *Regardez cet homme, il n'a aucune pitié ! il est bien reposé sur le dos de son âne et il laisse son pauvre fils marcher à pied. Pourtant, il a déjà bien profité de la vie, il pourrait laisser la place aux plus jeunes.* » Nasreddine dit à son fils : « *As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché !* »

Le deuxième jour, Nasreddine et son fils firent le contraire de ce qu'ils avaient fait la veille : le fils monta sur le dos de l'âne et Nasreddine marcha à côté de lui. À l'entrée de la place, les mêmes hommes étaient là. Ils s'écrièrent à la vue de Nasreddine et de son fils : « *Regardez cet enfant, il n'a aucune éducation, aucune politesse. Il est tranquille sur le dos de l'âne, alors que son père, le pauvre vieux, est obligé de marcher à pied !* » Nasreddine dit à son fils : « *As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché !* »

Le troisième jour, Nasreddine Hodja et son fils sortirent de la maison à pied en tirant l'âne derrière eux, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent sur la place. Les hommes se moquèrent d'eux : « *Regardez ces deux imbéciles, ils ont un âne et ils n'en profitent même pas. Ils marchent à pied sans savoir que l'âne est fait pour porter les hommes.* » Nasreddine dit à son fils : « *As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché !* »

Le quatrième jour, lorsque Nasreddine et son fils quittèrent la maison, ils étaient tous les deux juchés sur le dos de l'âne. À l'entrée de la place, les hommes laissèrent éclater leur indignation : « *Regardez ces deux-là, ils n'ont aucune pitié pour cette pauvre bête !* » Nasreddine dit à son fils : « *As-tu bien entendu ? Demain, tu viendras avec moi au marché !* »

Le cinquième jour, Nasreddine et son fils arrivèrent au marché en portant l'âne sur leurs épaules. Les hommes éclatèrent de rire : « *Regardez ces deux fous ! Il faut les enfermer. Ce sont eux qui portent l'âne au lieu de monter sur son dos.* » Et Nasreddine Hodja dit à son fils : « *As-tu bien entendu ? Quoi que tu fasses dans ta vie, les gens trouveront forcément à redire et à critiquer. Il y aura en permanence des gens pour trouver des défauts chez toi. Essaie de t'améliorer et sois attentif à ce que les autres racontent, mais sache qu'il ne faut pas toujours écouter ce que disent les gens.* »



Les premiers ânes



Autrefois, les ânes étaient tout à fait sauvages, c'est-à-dire qu'ils mangeaient quand ils avaient faim, qu'ils buvaient quand ils avaient soif et qu'ils couraient dans l'herbe quand ça leur faisait plaisir.

Quelquefois, un lion venait qui mangeait un âne, alors tous les autres ânes se sauvaient en criant comme des ânes, mais le lendemain ils n'y pensaient plus et recommençaient à braire, à boire, à manger, à courir, à dormir... En somme, sauf les jours où le lion venait, tout marchait assez bien.

Un jour, les rois de la création (c'est comme ça que les hommes aiment à s'appeler entre eux) arrivèrent dans le pays des ânes, et les ânes très contents de voir du nouveau monde galopèrent à la rencontre des hommes.

Les ânes discutèrent entre eux : « *Ce sont de drôles d'animaux blêmes, ils marchent à deux pattes, leurs oreilles sont très petites, ils ne sont pas beaux mais il faut tout de même leur faire une petite réception... c'est la moindre des choses...* »

Alors les ânes font les drôles : ils se roulent dans l'herbe en agitant les pattes, ils chantent la chanson des ânes et puis, histoire de rire, ils poussent les hommes pour les faire un tout petit peu tomber par terre ; mais l'homme n'aime pas beaucoup la plaisanterie quand ce n'est pas lui qui plaisante, et il n'y a pas cinq minutes que les rois de la création sont dans le pays des ânes que tous les ânes sont ficelés comme des saucissons.

Tous, sauf le plus jeune, le plus tendre, celui-là mis à mort et rôti à la broche avec autour de lui les hommes le couteau à la main. L'âne cuit à point, les hommes commencent à le manger et font une grimace de mauvaise humeur, puis jettent leur couteau par terre.

L'un des hommes parle tout seul et dit : « *Ouh la la ! Pas terrible ce goût ! Ça ne vaut pas le bœuf, ça ne vaut pas le veau !* » Un autre : « *Ce n'est pas bon, j'aime mieux le mouton !* » Un autre se met à pleurer et dit : « *Berk ! Oh mon Dieu que c'est mauvais !* »

Les ânes captifs voyant pleurer l'homme pensent que c'est le remords qui lui tire les larmes. Les ânes sont contents et se disent : « *On va nous laisser partir !* » Mais les hommes se lèvent et parlent tous ensemble en faisant de grands gestes.

Sur le chemin, les hommes disent en chœur : « ***Ces animaux ne sont pas bons à manger, leurs cris sont désagréables, leurs oreilles ridiculement longues, ils sont sûrement stupides et ne savent ni lire, ni compter, nous les appellerons des ânes parce que tel est notre bon plaisir, et ils porteront nos paquets. C'est nous qui sommes les rois !*** »



Un petit âne



Il était une fois dans un village loin de tout, perdu dans la montagne, un petit âne.

Il était tout gris, très sale et très maigre. Le petit âne était si sale que personne ne venait le caresser, le réconforter. Le petit âne appartenait à une famille pauvre du village. Dès l'aube, le père de famille lui accrochait une charrue lourde et bien plus grosse que le petit âne. Accompagné des enfants, il commençait sa longue route au travers des petits chemins

escarpés de la montagne. Le père ne lui avait plus mis de fers sur ses sabots depuis très longtemps, ses pieds étaient écorchés, le petit âne avait très mal. Il fallait arriver jusqu'au sommet de la montagne pour atteindre la source d'eau. Mais le petit âne était très faible, il avançait avec beaucoup de difficultés, il ne sentait plus ses pattes. Plus il ralentissait, plus il recevait des coups de fouet des enfants. Une fois arrivés au sommet de la montagne, les enfants remplissaient les barils d'eau et chargeaient la charrue. Le petit âne devait alors repartir et tirer la lourde charrue. Les lanières qui tenaient la charrue lui lacéraient le dos. Depuis quelques temps, le petit âne était trop éprouvé... Des larmes de douleur coulaient de ses yeux. Les enfants lui donnaient de plus en plus de coups de fouet, l'insultaient, lui jetaient des cailloux. Le petit âne était devenu très faible. Un matin, le petit âne ne se leva pas. Couché sur la paille, il n'avait plus de force...

La famille fut privée d'eau ce jour-là. Le lendemain, les enfants partirent seuls chercher l'eau de la source. Chargés, ils rentrèrent le soir très tard, à la tombée de la nuit. Ils étaient épuisés, ils avaient très mal aux bras d'avoir porté les lourds barils d'eau. Ils comprirent alors la difficulté du travail du petit âne. Un immense sentiment de culpabilité les saisit. Comment avaient-ils pu maltraiter le petit âne qui accomplissait une tâche aussi difficile mais si importante pour la famille ? Dès lors, le plus petit des enfants prit un baril d'eau, des fruits et alla voir le petit âne.

Il prit de l'eau dans la paume de sa main et la porta au museau du petit âne pour qu'il puisse boire. L'enfant éplucha les fruits et les coupa en tous petits dés pour que l'âne qui n'avait plus la force de mâcher puisse avaler les fruits. Enfin, il prit une serviette toute propre et lava l'âne.

Ainsi passa une semaine. Jour après jour, nuit après nuit, le petit âne reçut les soins de toute la famille. Quand un beau matin, le petit âne se leva... Il était beau, son pelage brillait et ses yeux étincelaient. La famille entière pleura de joie et, pour la première fois, le petit âne reçut toutes les caresses qu'il méritait.

Dès le lendemain, le petit âne reprit les routes de montagne. Le père de famille lui avait ferré ses sabots et les enfants le caressaient pour l'encourager. Le petit âne avait enfin le respect qui lui était dû.

Par [Delphine Quefellec](#)

La Fée

Adapté, d'après Charles Perrault



Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que quiconque la voyait, croyait voir la mère plus jeune. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette

mère appréciait beaucoup sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait entre autres choses que cette pauvre enfant fasse le ménage de la maison, et qu'elle allât deux fois le jour puiser de l'eau à trente minutes du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Sa grande sœur prenait à malin plaisir à lui voler ses vêtements et la rabaisser. Elle l'insultait, la frappait et la critiquait sans cesse. La mère prenait à malin plaisir à voir souffrir cette fille qu'elle détestait.

Un jour, la cadette était à la fontaine pour prendre de l'eau. Il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « *Oui, bien sûr ma bonne mère* », dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « *Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don* » (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque phrase que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. Vous pourrez suspendre ce pouvoir quand vous le voudrez, en me rencontrant ici.

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « *Je vous demande pardon, ma mère*, dit cette pauvre fille, *d'avoir tardé si longtemps* » ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles, et deux gros diamants. « *Que vois-je ?* » dit sa mère tout étonnée ; « *Je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants ; d'où vient cela, ma fille ?* » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela « *ma fille* ».) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants. « *Vraiment*, dit la mère, *il faut que j'y envoie ma fille ; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ?* »

« *Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.* » « *Je n'ai nulle envie d'aller là-bas* », répondit la brutale. « *Je veux et j'exige que vous y alliez !* reprit la mère, *et tout à l'heure.* » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une

dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire en échange de ses bijoux : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur mais qui avait pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. La méchante femme répondit : « *Oui, bien sûr que je peux vous donner à boire ! Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour vous ! Tenez, prenez-en, mais avant cela, donnez-moi s'il vous plaît une bague en gage.* »

« *Vous n'êtes guère honnête* », reprit la Fée, sans se mettre en colère ; « *Hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud.* »

Dès que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « *Hé bien, ma fille !* » La brutale répondit : « *Hé bien, ma mère !* », alors deux vipères et deux crapauds jaillirent de sa bouche.

« *Ô Ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? Quelle horreur ! Bon sang, c'est ta sœur qui en est la cause, elle t'a jeté un sortilège ! Cette vilaine me le payera !* » ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la forêt prochaine.

Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « *Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis.* » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles, et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi parla longuement avec elle et l'emmena au château pour qu'elle rencontre la famille royale. Le Roi décida de lui prêter un appartement pour qu'elle reste quelque temps en sécurité. Peu à peu, le fils du Roi et la jeune fille apprirent à se connaître et à s'apprécier. Au bout de quelques temps, l'homme la demanda en mariage et la jeune fille accepta. C'est ainsi qu'elle devint princesse et vit heureuse, en sécurité, en compagnon d'un homme bon avec elle, loin de sa méchante mère et de sa perfide sœur.

D'ailleurs, cette sœur se fit tant haïr que sa propre mère la chassa de chez elle : elle n'en pouvait plus de voir sa maison peuplée de crapauds, et avait peur des vipères qui risquaient de la mordre ; la méchante sœur se réfugia dans les bois. Après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, elle resta vivre seule dans la forêt.

Moralité :

- *L'appât du gain et de la récompense allèchent les hommes, mais rien ne vaut la générosité.*
- *La bonté ne peut être feinte, ceux qui sont bons naturellement seront récompensés tôt ou tard, sans même l'avoir demandé.*

La leçon du papillon



Un jour, apparut un petit trou dans un cocon.

Un homme, qui passait là par hasard, s'arrêta, et durant de longues heures, observa le papillon qui s'efforçait de sortir par le petit trou.

Après un long moment, le papillon semblait avoir abandonné, et le trou demeurait toujours aussi petit.

On aurait dit que le papillon avait fait tout ce qu'il pouvait, et ne pouvait plus rien tenter d'autre.

Alors l'homme décida d'aider le papillon. Il prit un canif et ouvrit le cocon. Le papillon sortit aussitôt. Mais son corps était maigre et engourdi ; ses ailes étaient peu développées et bougeaient à peine.

L'homme continua à observer le papillon, pensant que, d'un moment à l'autre, ses ailes s'ouvriraient et qu'elles seraient capables de supporter son corps pour qu'il puisse enfin s'envoler.

Hélas, il n'en fut rien ! Le papillon passa le reste de son existence à se traîner par terre avec son maigre corps et ses ailes rabougries. Jamais il ne put voler.

Ce que l'homme, avec son geste de gentillesse et son intention d'aider, ne comprenait pas, c'est que le passage par le trou étroit du cocon, était l'effort nécessaire pour que le papillon puisse transmettre le liquide de son corps à ses ailes, de manière à pouvoir voler. C'était le moule à travers lequel la vie le faisait passer pour grandir et se développer.

Parfois, l'effort est exactement ce dont nous avons besoin dans notre vie.

Si l'on nous permettait de vivre notre vie sans rencontrer d'obstacles, nous serions limités. Nous ne pourrions pas être aussi forts que nous le sommes. Nous ne pourrions jamais voler.

J'ai demandé la force... Et la vie m'a donné des difficultés pour me rendre fort.

J'ai demandé la sagesse... Et la vie m'a donné des problèmes à résoudre.

J'ai demandé la prospérité... Et la vie m'a donné un cerveau et des muscles pour travailler.

J'ai demandé à pouvoir voler... Et la vie m'a donné des obstacles à surmonter.

J'ai demandé l'amour... Et la vie m'a donné des gens à aider dans leurs problèmes

J'ai demandé des faveurs... Et la vie m'a donné des potentialités.

Je n'ai rien reçu de ce que j'avais demandé... Mais j'ai reçu tout ce dont j'avais besoin.

**Vis la vie sans peur, travaille dur,
affronte tous les obstacles et démontre que tu peux les surmonter.**

Traduit de l'italien par H. Hien

Tout arrive pour le mieux



Un monarque hindou avait un ministre qui était célèbre pour sa sagesse, et qu'on venait consulter de loin.

A tous ceux qui, dans le désespoir et le malheur, lui demandait conseil, il disait invariablement :

- **Dieu fait tout pour le mieux.** Un jour, le roi emmena son ministre à la chasse, dans la jungle. En traquant un fauve, le souverain et le sage furent séparés de la suite royale, et finirent par s'égarer au cœur de l'immense forêt. Vers midi, la chaleur devint accablante. Harassé, affamé, le roi s'écroula de découragement à l'ombre d'un arbre.

- **Ministre, gémit-il, je suis à bout de force et j'ai affreusement faim !**

Essaye de me trouver quelque chose à manger. Le ministre alla cueillir des fruits qu'il offrit à son maître mais celui-ci, dans un accès de fébrilité gloutonne, fit un faux mouvement avec son couteau et se trancha un doigt.

- **Ô ministre, que j'ai mal !** cria-t-il, en serrant son membre mutilé qui saignait abondamment.

L'autre se contenta de dire paisiblement :

- **Dieu fait tout pour le mieux.**

Ces paroles eurent le don d'exaspérer le roi, déjà furieux de sa mésaventure. Fou de rage, il bondit sur le ministre et le roua de coups en hurlant :

- **Misérable crétin ! J'en ai assez de ta philosophie ! je suis en proie aux pires souffrances, et ce que tu trouves à dire pour me soulager, c'est : Dieu fait tout pour le mieux ! Va t-en au diable ! je ne veux plus jamais te voir ni entendre parler de toi !**

Le ministre se retira aussitôt, en répétant tranquillement : **Dieu fait tout pour le mieux !**

Resté seul, le monarque se confectionna un bandage avec un lambeau de sa tunique, en ruminant d'amères pensées.

Soudain, deux robustes gaillards surgissant des fourrés se précipitèrent sur lui et le ligotèrent promptement. Le roi n'était guère en état de se battre, et ces hommes étaient des colosses.

- **Quelles sont vos intentions ? Que voulez-vous de moi ?** demanda le souverain effrayé.

- **Nous allons t'offrir en sacrifice à notre grande déesse Kâli. Chaque année à cette même date, nous avons coutume de lui rendre ainsi hommage. Et nous cherchions justement une victime convenable lorsqu'un hasard propice nous a guidé vers toi.**

- **C'est impossible !** protesta le captif horrifié. **Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! Je suis le roi de ce pays ! vous devez me relâcher !**

- Ah ! Fort bien ! s'esclaffèrent les deux géants. Notre vénérable Kâli sera particulièrement contente, lorsqu'elle verra quel personnage important nous lui offrons cette année ! Allons, suis-nous ! Toute résistance est inutile.

Le monarque, atterré, fut traîné jusqu'au temple de la déesse et placé sur l'autel. Le prêtre s'apprêtait à lever son poignard, lorsqu'il remarqua le bandage encore tout maculé que portait la victime.

Ayant constaté qu'un morceau de doigt manquait au prince, il le fit sur-le-champ libérer, en disant :

- Cet individu n'est pas digne de notre grande déesse ! Nous devons offrir à Kalî un homme entier, parfaitement constitué. Celui-ci ne convient guère. Qu'il s'en aille ! Le roi se hâta de déguerpir, ravi d'avoir échappé de justesse à un sort si funeste. Et il se mit à songer aux paroles de son ministre : *Dieu fait tout pour le mieux*. Ne serait-il pas maintenant dépecé sur l'autel de Kalî, s'il ne s'était coupé un doigt par une heureuse inadvertance ?

Se reprochant vivement la manière dont il l'avait insulté et brutalisé son conseiller, le roi sillonna la forêt en appelant le ministre, afin de réparer au plus vite son injustice. Il finit par découvrir le sage qui méditait dans une clairière. Le roi l'embrassa en le suppliant de lui pardonner son erreur. Puis il lui raconta son aventure, et comment les adorateurs de Kâli l'avaient relâché, grâce à sa mutilation.

- Sire, je n'ai rien à vous pardonner, dit le ministre, et vous ne m'avez nullement offensé. Bien au contraire, c'est moi qui vous dois la vie. Si vous ne m'aviez pas chassé, j'aurais été capturé avec vous, et les sectateurs de la déesse m'auraient forcément immolé à votre place, puisque mon corps est intact.

Ainsi vraiment, Dieu fait tout pour le mieux !

D'après une histoire de Sathya Sai Baba

Le diamant et la goutte de rosée



Un beau diamant, qui avait autrefois brillé au doigt d'une princesse, gisait dans un pré, à côté de pissenlits et de pâquerettes. Juste au-dessus de lui, brillait une goutte de rosée qui s'accrochait timidement à un brin d'herbe. Tout en haut, le brillant soleil du matin dardait ses rayons sur tous les deux, et les faisait étinceler.

La modeste goutte de rosée regardait le diamant, mais sans oser s'adresser à une personne d'aussi noble origine. Un gros scarabée, en promenade à travers les champs aperçut le diamant et reconnut en lui quelque haut personnage.

- Seigneur, dit-il en faisant une grande révérence, **permettez à votre humble serviteur de vous offrir ses hommages.**

- **Merci**, répondit le diamant avec hauteur. En relevant la tête, le scarabée aperçut la goutte de rosée.

- **Une de vos parentes, je présume, monseigneur ?** demanda-t-il avec affabilité en dirigeant une de ses antennes vers la goutte de rosée. Le diamant partit d'un éclat de rire méprisant.

- **Quelle absurdité !** déclara-t-il. **Mais qu'attendre d'un grossier scarabée ? Passez votre chemin, monsieur. Me mettre, moi, sur le même rang, dans la même famille qu'un être vulgaire, sans valeur !** et le diamant s'esclaffait.

- **Mais, monseigneur, il me semblait. Sa beauté n'est-elle pas égale à la vôtre ?** balbutia timidement le scarabée déconfit.

- **Beauté, vraiment ? Imitation, vous voulez dire. En vérité, l'imitation est la plus sincère des flatteries, il y a quelque satisfaction à se le rappeler. Mais cette beauté factice même est ridicule si elle n'est pas accompagnée de la durée. Bateau sans rames, voiture sans chevaux, puits sans eau, voilà ce que c'est que la beauté sans la fortune. Aucune valeur réelle là où il n'y a ni rang ni richesse. Combinez beauté, rang et richesse, et le monde sera à vos pieds. A présent, vous savez pourquoi on m'adore.**

Et le diamant lança de tels feux que le scarabée dut en détourner les yeux, pendant que la pauvre goutte de rosée se sentait à peine la force de vivre, tant elle était humiliée. Juste alors une alouette descendit comme une flèche, et vint donner du bec contre le diamant.



- **Ah !** fit-elle désappointée, **ce que je prenais pour une goutte d'eau n'est qu'un misérable diamant. Mon gosier est desséché, je vais mourir de soif.**

- **En vérité ! Le monde ne s'en consolera jamais**, ricana le diamant. **Mais la goutte de rosée venait de prendre une soudaine et noble résolution.**

- **Puis-je vous être utile, moi ?** demanda-t-elle. L'alouette releva la tête.

- **Oh ! ma précieuse amie, vous me sauverez la vie.**

- **Venez, alors.**

Et la goutte de rosée glissa du brin d'herbe dans le gosier altéré de l'alouette.

- **Oh ! oh !** murmura le scarabée en reprenant sa promenade. **Voilà une leçon que je n'oublierai pas. Le simple mérite vaut plus que le rang et la richesse sans modestie et sans dévouement ; il ne peut y avoir aucune réelle beauté sans cela.**

La carotte, l'œuf et le café : face à l'adversité



Un jour, une jeune femme se rend chez sa mère et lui dit que sa vie est tellement difficile qu'elle ne sait pas si elle peut continuer. Elle veut abandonner, elle est fatiguée de se battre tout le temps. Il semble qu'aussitôt qu'un problème est réglé, un autre apparaît. Sa mère l'amena dans la cuisine. Elle remplit trois chaudrons d'eau et les place chacun sur la cuisinière à feu élevé. Bientôt, l'eau commence à bouillir.

Dans le premier chaudron, elle place des **carottes**, dans le deuxième, elle met des **œufs** et dans le troisième, elle met des **grains de café moulus**. Elle les laisse bouillir sur le feu sans dire un mot. Après 20 minutes, elle retourne à la cuisinière. Elle sort les carottes et les place dans un bol. Elle sort les œufs et les place dans un bol. Puis, elle verse le café dans une carafe.

Se tournant vers sa fille, elle dit : « **Dis-moi, que vois-tu ?** »

« **Des carottes, des œufs et du café** », répondit sa fille.

La femme l'amena plus près et lui demanda de toucher les carottes. La fille les prit et nota qu'elles étaient toutes molles et souples. La mère lui demanda alors de se saisir d'un œuf et de l'écaler. La fille enleva la coquille d'un œuf et observa que le contenu était bien cuit et ferme. Enfin, la mère lui demande de goûter au café. La fille sourit tandis qu'elle goûtait l'arôme riche de la boisson.

La fille demanda alors, « **Qu'est-ce que tout ça veut dire, maman ?** »

Sa mère lui expliqua que chaque objet avait fait face à la même eau bouillante, mais que chacun avait réagi différemment.

La carotte y est entrée forte, dure et solide. Mais après être passée dans l'eau bouillante, elle a ramolli et est devenue faible.

L'œuf était fragile avec l'intérieur fluide. Mais après être passé dans l'eau bouillante, son intérieur est devenu dur.

Quant aux grains de café, ils ont réagi de façon unique. Après avoir été plongés dans l'eau bouillante, ce sont eux qui ont changé l'eau.

« **Lequel es-tu ?** », demanda la mère à sa fille. Cette dernière répondit qu'elle ne comprenait pas. La mère reprit : « **Lorsque l'adversité frappe à ta porte, comment réponds-tu ? Es-tu une carotte, un œuf ou un grain de café ?** »

Es-tu comme la carotte qui semble forte, mais qui dans la douleur et l'adversité devient molle et perd sa force ?

Es-tu comme un œuf qui commence avec un cœur doux et malléable, mais change avec les problèmes ? As-tu un esprit fluide qui devient dur et inflexible dans la douleur ? Peut-être que comme l'œuf, ton extérieur ne change pas, mais ton intérieur devient rigide ?

Ou bien es-tu comme un grain de café ? Le grain change l'eau, il change la source de sa douleur. Lorsque l'eau devient chaude puis bouillante, le grain de café relâche sa fragrance et sa saveur. Si tu es comme un grain de café, tu deviens meilleur et tu changes la situation autour de toi pour le mieux, même lorsque les choses en sont à leur pire.

Et vous, comment faites-vous face à l'adversité ?

Êtes-vous comme une carotte, un œuf ou un grain de café ?

La légende de l'âne et du puits

Un jour, l'âne d'un fermier est tombé dans un puits. L'animal gémissait pitoyablement pendant des heures et le fermier se demandait quoi faire.



Finalement, il a décidé que l'animal était vieux et le puits devait disparaître. De toute façon, ce n'était pas rentable pour lui de récupérer l'âne.

Il a invité tous ses voisins à venir l'aider. Ils ont tous saisi une pelle et ont commencé à boucher le puits.

Au début, l'âne a réalisé ce qui se produisait et se mit à crier terriblement. Puis, à la stupéfaction de chacun, il s'est tu.

Quelques pelletées plus tard, le fermier a finalement regardé dans le fond du puits et a été étonné de ce qu'il a vu.



Avec chaque pelletée de terre qui tombait sur lui l'âne faisait quelque chose de stupéfiant : il se secouait pour enlever la terre de son dos et montait dessus.

Bientôt, chacun a été stupéfié que l'âne soit hors du puits et se mit à trotter !

Quelle est la morale de cette histoire ?

La vie va essayer de vous engloutir de toutes sortes d'ordures.

La solution pour se sortir du trou est de se secouer pour avancer.

Chacun de nos ennuis est une pierre qui nous permet de progresser. Chacune de nos épreuves est un moyen de réfléchir, d'apprendre et de s'améliorer.

Nous pouvons sortir des puits les plus profonds en faisant toujours des efforts et en travaillant.

N'abandonnez pas, secouez-vous et foncez !

Rappelez-vous ces cinq règles simples pour être heureux :

1. Libérez votre cœur de la haine.
2. Libérez votre esprit des inquiétudes.
3. Vivez simplement.
4. Donnez plus.
5. Attendez moins.

Les deux grenouilles



Il était une fois une grenouille qui vivait dans un puits. Elle y habitait depuis fort longtemps. Elle y était née et elle y avait été élevée. C'était une toute petite grenouille.

Un jour, une autre grenouille qui avait vécu au bord de la mer tomba dans ce puits.

L'habitante du puits interrogea la nouvelle venue :

- D'où viens-tu ?

- Je viens de la mer, répliqua l'autre.

- La mer ? Est-elle grande ?

- Oh oui ! Elle est très grande ! dit la visiteuse,

- Vraiment ? La mer est-elle plus grande que cela ? demanda la petite grenouille en étendant ses jambes au travers du puits.

- Sans aucun doute ! Et même beaucoup plus grande encore.

- Serait-elle donc aussi grande que mon puits ?

- Comment peux-tu, ma chère amie, comparer la mer avec ton puits ? Oui, la mer est gigantesque et magnifique ! Tu voudrais que je te la montre ?

- Non, tu mens ! Il ne peut rien exister de plus grand que mon puits. Je vais t'expulser d'ici vite fait bien fait ! s'écria la petite grenouille.

La nouvelle venue n'attendit pas d'être expulsée : elle prit ses jambes à son cou et sortit du puits.

Elle reprit son voyage, en pensant à cette pauvre grenouille restée dans ce trou. Elle avait pitié d'elle : sa camarade était pétée d'idées reçues, et son esprit était aussi fermé qu'une huître. Hélas, cette vision étriquée lui empêchait de vivre une vie plus heureuse et épanouie.

*

Il ne faut pas se fermer à l'extérieur et il est important de savoir remettre en question notre point de vue, même si cela est parfois désagréable.